disparaît de plus en plus chez les jeunes et fait place à une nouvelle prise de conscience de l'homme. Le titanisme, le culte du génie chez Herder, Goethe, Schiller en témoignent. On préfère le brigand au fils-à-papa, la vie dangereuse aux théories desséchées, la plénitude, l'audace, l'explosion de la force à la prudence. La structure de l'homme craque sous cette respiration. Un nouvel homme est né dont Raison et Vie sont les parents. Il sourit à la nature et à la vie dans toutes ses expressions. Il se penche pieusement sur la petite herbe qui pousse au bord du chemin et il ressent en elle le souffle créateur qui anime tout. Son hymne à la joie porte son baiser au monde entier, et celui qu'il reçoit le transporte dans l'élysée. « Érotisme panthéiste », écrira F. Gundolf[1]. Nous applaudissons l'heureuse formule, mais force nous est de faire des réserves quant à l'expression : « sentiment païen du monde ». Jamais païen pré-chrétien n'eut un tel sentiment du cosmos. Seul le païen post-chrétien en est susceptible, car dix-huit siècles de mysticisme chrétien l'ont nourri, au point qu'il se sent toujours enfant de Dieu, fils et non serf ; le divin de l'Évangile, il l'éprouve en lui, il l'éprouve même si fortement et si spontanément que le Père est oublié, que l'infini ne lui paraît être que l'extension du splendide fini, l'éternité l'intensification de l'instant, le transcendant, le véritable immanent. Corps, cœur, terre, tout dans ce monde est divin. Divin est ce qui vit dans ce cosmos, divin l'homme participant à tout, jouissant de tout, être qui se suffit, à qui cette surabondance de richesse extérieure et intérieure peut suffire parce qu'il y met de son âme et de son esprit. Jamais homme ne fut aussi sûr de lui-même, ne s'affirma aussi autonome. Il se frappe la poitrine et sous des noms grecs, — l'antiquité lui offre une expression mieux adaptée à ce qu'il éprouve, — il s'adressa à son créateur : Prométhée à Zeus :

... Je ne connais rien de plus misérable
sous le soleil que vous, les Dieux...
Qui donc m'a secouru
contre l'audace des Titans ?
Qui m'a sauvé de la mort,
de l'esclavage ?
N'est-ce pas toi qui as tout accompli toi-même
cœur brûlant d'une flamme sacrée...![2]

Cet homme nouveau a renversé les bornes de séparation entre l'ici-bas et l'au-delà. Il pouvait dire avec Lessing que chacun

1. GUNDOLF, F. *Goethe*, Berlin, 1930, 13e édit. p. 119.
2. *Prometheus*, trad. J. Fourquet in : Goethe, Poésies lyriques, Sorlot, p. 29.